



PAGES RETROUVÉES

Au Palais de Gialong.

LE roi Gia-Long recevait assez fréquemment mon père en audience particulière, après l'heure de la sieste. Dans une de ces audiences, il lui fit part du désir qu'avait la reine de me voir, « désir bien naturel, avait-il ajouté, de connaître le fils d'un étranger qui a servi notre pays avec tant de zèle et de dévouement. » Ces paroles avaient, sans doute, pour but de dissimuler le véritable motif de cette demande, qui était celui de la curiosité. Quoi qu'il en fût, mon père, en revenant de chez le roi, me prévint que le lendemain je devais être présenté en audience à la reine. J'avais alors huit ans, et je ne connaissais nullement l'étiquette de la cour. On m'en fit la leçon ; on m'apprit de quelle manière je devais me présenter, et comment il faudrait parler à la reine et aux autres femmes. Quoique je fusse encore fort jeune, et qu'il se soit écoulé bien des années depuis cette époque, j'ai conservé un souvenir très fidèle de cette audience, par la vive impression qu'elle avait produite sur moi, en me plaçant pour la première fois au milieu d'une réunion toute féminine, composée de l'élite des femmes du pays, aussi ravissantes par leur beauté (beauté relative) que par leurs ajustements.

Le roi avait donné rendez-vous à mon père, pour cette circonstance, au palais Cao-Minh, où je devais l'accompagner, et, le jour indiqué, nous nous y rendîmes vers six ou sept heures du soir. A notre arrivée dans une salle d'attente, l'officier de service nous fit connaître que nous étions attendus depuis quelques instants. Alors mon père me prit par la main et me conduisit dans une grande salle, où le roi était assis sur une estrade dorée, garnie d'une belle natte bordée en soie jaune ; quelques domestiques se tenaient à droite et à gauche, à une certaine distance de lui. Le roi Gia-Long était d'une taille au-dessus de la moyenne, et paraissait d'une forte constitution physique ; sa vénérable tête de vieillard était bien proportionnée à sa taille, et sa figure, pleine de dignité et

d'expression, annonçait une grande bonté d'âme ; il avait de fort bonnes manières et beaucoup d'aménité dans le caractère, surtout dans les entretiens familiers ; mais sa vivacité naturelle le faisait souvent passer de la bienveillance à des colères excessives, quand ses ordres étaient mal exécutés. Son teint était clair, ses yeux vifs, et sa barbe, entièrement blanche, était plus fournie que celle de la généralité des hommes du pays. Chacune de ses joues était ornée d'une verrue noire, entourée de barbe, formant, de chaque côté, une petite touffe qui venait se joindre à la touffe principale, sans s'y mêler entièrement. Gia-Long était un homme de beaucoup d'esprit et de grandes conceptions. Eprouvé par le malheur, il avait appris à juger les hommes et les choses à leur juste valeur, et il connaissait les rouages administratifs du royaume mieux qu'aucun de ses ministres, qu'il prenait souvent en défaut. Mais, en dehors de ces discussions sérieuses, il était l'homme le plus gai, le plus affable de son royaume ; et souvent, par goût, il se laissait facilement entraîner, dans l'intimité, à des expressions tellement grivoises que ses auditeurs en rougissaient.

Le roi, qui était à moitié couché sur son estrade, ayant un écrit à la main, se mit sur son séant aussitôt qu'il nous vit entrer. « Ha ! ha ! fit-il subitement, voilà mes amis ; venez, approchez ; approche plus près, mon enfant, pour que je vois si tu ressembles à ton digne père ». Il mit ses deux mains sur mes épaules, me caressa le menton et me regarda attentivement, puis il dit à mon père : « Vous avez bien travaillé ; seulement vous avez fait à ce garçon un nez un peu cochinchinois. » J'avais mon compliment tout prêt, sans avoir pu encore le débiter ; le roi, parlant sans cesse, ne m'en avait pas laissé le temps ; enfin je m'éloignai de quelques pas, et, à haute et distincte voix, je lui dis : « Sire, j'ose saluer le roi, fils du ciel, et j'ose souhaiter à Votre Majesté dix mille, dix mille âges. » A peine avais-je achevé les derniers mots, que Gia-Long se mit à rire aux éclats : « Toi aussi, tu veux que je sois fils du ciel ! à coup sûr, ce n'est pas ton père qui t'a appris cela, car il ne m'a jamais dit de semblables absurdités. Moi fils du ciel !... » Le roi regarda mon père, et tous les deux rirent de si bon cœur, que, moi aussi, je ris comme eux sans savoir pourquoi. « J'ai dit, continua t-il, à tous ceux qui m'appellent fils du ciel, que j'avais un homme pour père et une femme pour mère ; que mon père... que ma mère... » Mais je m'arrête, car ici Gia-Long fit une dissertation sur la reproduction du genre humain, et il y employa des gestes et des mots tellement significatifs, que je craindrais, en les racontant, de blesser les oreilles les moins chastes.

Après avoir beaucoup ri et beaucoup parlé d'un sujet qui lui plaisait, il revint à moi et me fit remarquer que j'avais omis, dans mon compliment, une chose essentielle. « Tu m'appelles fils du ciel, me dit-il, et tu n'as pas encore salué ce fils du ciel ». Les Annamites tiennent beaucoup au salut en usage dans leur pays. Il me fallut alors m'y soumettre, bien qu'à contre cœur, en complétant mon compliment par un salut annamite, salut que je n'eusse pas fait quelques années plus tard, à moins d'y être forcé. Je commençai donc, avec une certaine hésitation, mes prosternations, en mettant un genou en terre, puis un autre genou en terre, puis les deux mains ensemble, me laissant tomber le corps en avant, dans la posture d'un gamin qui fait le cheval pour qu'un de ses camarades lui saute sur le dos. J'allais recommencer pour arriver successivement jusqu'à la cinquième prosternation, lorsque le roi, qui avait l'œil fin et qui s'aperçut que cette scène

de mi-sérieuse, de mi-burlesque, répugnait à mon père, m'arrêta par un signe de la main et me dit : « C'est assez, mon enfant ; tu ne me dois que la moitié de ton salut en annamite ; mais, voyons, quel âge as-tu ? » J'ose dire au roi que j'ai huit ans. — Qu'apprends-tu ? — J'ose dire au roi que j'étudie le français et le chinois. — C'est très bien ; sois studieux et un jour je te ferai mandarin. Aimerais-tu à être mandarin ? — Oui, sire, beaucoup. — Tu vas aller maintenant saluer la reine ; ensuite tu viendras au spectacle que j'ai fait organiser à ton intention. N'aie pas peur, ajouta-t-il, mes femmes ne sont pas méchantes, elles ne te mangeront pas ». Puis, se tournant du côté de mon père : « Va-t-il être heureux, dit-il, ce garçon, de se trouver au milieu de ces jolies femmes ! ma foi, il y en a bien qui voudraient être à sa place. Ah ! Ong-Long (Gia-Long appelait ainsi mon père), qu'il est pénible de posséder de tels trésors sans pouvoir s'en servir à son gré ! La nature est trop rigoureuse à notre égard, à nous autres vieux : elle nous permet de contempler de beaux fruits, mais à peine nous donne-t-elle la force de les cueillir ».

A ce moment, entra sans bruit, la tête baissée, un personnage dont l'ensemble me paraissait un squelette habillé ; il ressemblait assez à une femme et était en costume d'homme, mais il n'était ni l'un ni l'autre : c'était le chef des eunuques, que le roi avait mandé pour me servir d'introducteur près de la reine. Ce pauvre homme offrait un des types de laideur les plus complets que j'aie vus : sa figure, petite et décharnée, ressemblait, par sa couleur et par ses rides, à une pomme de reinette oubliée dans un grenier depuis plusieurs mois, ses yeux étaient creux et sans expression, son nez plat, son menton pointu et orné d'une verrue garnie de quelques poils, seule barbe qu'il possédât ; sa bouche rentrée indiquait que le malheureux n'avait plus de ces petits os si nécessaires à la mastication. Quant à sa voix, elle était tout à fait féminine et criarde. Il portait un large turban, qui rendait sa figure encore plus petite, une courte tunique bleue et un pantalon de soie blanche. Cet homme n'avait sans doute pas conscience de sa malheureuse situation, car, en quittant la salle, il marchait en se dandinant et en se donnant un certain air d'homme important. Mon conducteur fut très poli avec moi, je dirai même respectueux, car il s'arrangea toujours de manière que je le précédasse au moins d'un pas, et, chaque fois que je lui adressai la parole, il me répondit avec une certaine souplesse de mouvement et avec des expressions d'une convenance parfaite. Nous cheminâmes donc ensemble, et, après avoir franchi une longue galerie sans rencontrer figure humaine, nous arrivâmes dans une vaste pièce, formant une autre galerie faisant retour à celle que nous venions de laisser derrière nous. Quelques eunuques, accroupis sur une estrade, se levèrent subitement à notre approche ; l'un d'eux ouvrit une porte, et mon introducteur me regarda comme pour me dire d'en franchir le seuil : c'est ce que je fis, et la porte se referma aussitôt sur moi.

Le roi Gia-Long m'avait reçu avec tant de bonté, sa conversation avait été si gaie, si familière, que je me trouvais parfaitement à l'aise devant lui, et lorsque je l'eus quitté, toute ma timidité avait disparu pour faire place à une certaine assurance dans mon maintien, assurance provenant d'un sentiment d'amour-propre satisfait ou peut-être aussi d'un mouvement de vanité d'enfant ; mais j'avoue qu'ici je ne pus me rendre maître de mon émotion, et que, loin d'être à mon aise, je me trouvais passablement embarrassé.

La salle dans laquelle je venais d'entrer me paraissait fort vaste, et les jalousies qui garnissaient les ouvertures étant baissées lui donnaient un air sombre et mystérieux. Mille pensées me traversaient la tête et me rendaient inquiet : je vais commettre sans doute, pensais-je, quelques bévues, ne connaissant pas les usages de la cour, et toutes ces dames se moqueront de moi ; peut-être aussi va-t-on me faire saluer quelques idoles, ce à quoi j'étais bien résolu à ne pas me soumettre ; et comment la reine me recevra-t-elle ? J'étais dans toutes ces réflexions, lorsqu'un groupe de dix à douze dames, toutes fort belles et richement habillées, se dirigea de mon côté, et j'entendis dire à mi-voix : « Le voilà, voilà le fils du mandarin Pha-lang-Sa ». L'une d'elles, la moins bien, me paraissait beaucoup plus âgée que les autres ; elle était grande et avait l'air grave, tandis que ses compagnes étaient des jeunes personnes à figure riante et à tournure vive et dégagée. La plus âgée, me disais-je, doit, sans nul doute, être la reine. J'allai timidement à sa rencontre, et, sans attendre qu'elle m'eût adressé la première la parole, je lui dis en m'inclinant : — J'ose saluer la reine. — Je n'avais pas encore achevé le mot reine, qu'une sourde hilarité se fit entendre dans ce groupe de femmes, renforcées de vingt à trente autres, venues en un instant de toutes les directions. Celle que j'avais prise pour la reine m'arrêta brusquement : « Chut ! chut ! fit-elle, je ne suis pas la reine, moi, ah ! si Sa Majesté le savait ! » Stupéfié par ce quiproquo, et déconcerté par le rire peu généreux de ces dames, je ne pus, à ma honte, trouver un mot de circonstance pour me tirer convenablement de ce mauvais pas. Cependant, fort heureusement, une porte s'ouvrit, et, pendant que les autres riaient encore, cette grande dame me dit, en me montrant la maîtresse du lieu : « Voici la reine, Cáu, entrez ».

Le salon de la reine, qui était à peu près de la même grandeur que la pièce précédente, m'a paru fort beau, autant par ses ornements que son ameublement : partout brillaient la richesse et la propreté, et l'air qu'on y respirait était enbaumé d'un mélange d'odeur suave d'essence de bois de santal, de fleurs et de fumée de cigarettes faites de tabac parfumé avec une petite fleur qu'on appelle Hoa-gôu. Bien que la nuit commencât à tomber, on pouvait encore distinguer parfaitement les moindres objets que renfermait ce lieu délicieux, les jalousies de quelques ouvertures étant relevées. Une estrade peu élevée mais dont les côtés étaient chargés de sculptures dorées sur un fond peint en couleur rouge, se trouvait placé devant une grande ouverture ayant vue sur un parterre. C'était le seul meuble pour s'asseoir qu'on y voyait ; c'était le siège ou le lit de repos de la maîtresse du lieu. Les dames auxquelles la souveraine permettait de s'asseoir devant elle devaient se mettre sur des nattes, à un degré plus bas. La reine, en costume de satin jaune broché, était légèrement accoudée sur un coussin carré, couvert d'une étoffe de soie jaune brochée d'or, et avait autour d'elle un grand nombre de dames, à dents noires, vêtues de robes de soie de couleurs différentes, les unes coiffées d'un turban, les autres en cheveux ; elles étaient toutes debout, nu-pieds et dans une posture respectueuse. L'ensemble de cette scène formait un aspect qui m'a paru magique et imposant.

La reine n'était pas jeune, mais elle était gracieuse, et son maintien avait beaucoup de dignité. En me voyant entrer, elle me fit un sourire plein de bienveillance : « Viens, me dit-elle, fils de Ong-Long ; je suis contente de te voir, car tu appartiens à un père qui a rendu de si grands services au roi, que le roi

et moi nous l'estimons et l'avons en grande considération. — « Je suis, reine, heureux et fier de vos nobles paroles, répondis-je, et mon père sera bien flatté quand je les lui rapporterai. » Je profitai de ce moment, où la parole m'était restée, pour débiter mon compliment indispensable, et, en m'inclinant, je continuai : « J'ose saluer la reine, et j'ose lui souhaiter dix mille, dix mille âges. » Ma première inclination terminée, j'allais en faire une deuxième, pour arriver à la cinquième, quand j'entendis derrière moi une petite voix peu sympathique, que je reconnus pour être celle de la grande dame à figure grave, me dire tout bas : « Câu (qualificatif qu'on donne généralement aux fils de mandarins) doit à la souveraine un salut qu'il ne fait pas ; on se prosterne, Câu le sait bien. » Oh ! fatalité ! Ah ça, me disais-je, cette femme est ici pour mon malheur ! Que faire pourtant ? Je ne suis pas ici le maître, et je ne veux nullement fâcher la reine, qui me paraît si gracieuse et si bonne. Allons, du courage ! mon père en sera pour un petit moment de contrariété, et tout sera dit. J'avoue ici qu'au lieu de me prosterner devant la reine, je ne me serais pas fait tirer l'oreille pour me jeter aux pieds, non pas de la grande dame à figure grave, oh ! non, mais de certaines jeunes filles ou jeunes femmes que j'avais vues en entrant, et qui avaient attiré mes regards indiscrets par leurs figures mignonnes et par leur air enfantin. Ne pouvant donc escamoter mon salut annamite à la reine, la grande dame à la figure sévère ne me quittant pas des yeux, je pose mes genoux en terre, je m'incline, je me relève et je recommence ; malheureusement mon genou droit, en fléchissant, rencontre cette fois quelque chose d'aigu qui sort de la trame de la natte (du moins, je le crus), et qui me pique de manière à me faire mal ; je veux l'éviter, je perds l'équilibre, je chancelle et je me laisse tomber de côté. La reine, me voyant ainsi, jette un petit cri, puis se met à sourire pendant que les autres dames s'efforcent de retenir leur hilarité. Ce second salut étant manqué, le premier ayant été déjà fort mal accompli, je m'excusai devant la reine et je lui dis : « Je demande pardon à Votre Majesté de ma maladresse, je suis peu habitué à ce genre de salutation. — Eh bien ! me répond la reine, salue-moi comme si tu saluais une souveraine de la France ». Etant debout, je m'incline alors profondément cinq fois, comme le faisait mon père devant le roi Gia-Long.

« Comment, ce n'est que cela ?

— Oui, reine, et encore, en France, on ne fait qu'une seule inclination au lieu de cinq.

— J'aime mieux notre salut ; il est plus gracieux et plus respectueux. Mais, voyons, dis-moi quelque chose en français, en me saluant.

— J'ai l'honneur de saluer la reine (en m'inclinant).

— Cela veut dire ? »

Je lui donne l'explication de ces mots et la reine continue :

« Les dames françaises sont elles jolies » ?

— Je n'en ai pas encore vu, reine, mais mon père dit qu'elles sont fort belles.

— Trouves-tu jolies les femmes que tu vois ici ? (Elle regarde les dames qui l'entourent).

— Je crois, reine, qu'il est fort difficile de voir de plus jolies et de plus gracieuses dames que celles qui sont ici. J'aurais voulu, par vengeance, faire une petite restriction pour la dame à figure sévère. Toutes ces dames se regardaient et

souriaient de satisfaction, même la dame à figure grave, qui croyait sans doute qu'elle était aussi comprise dans le compliment. La reine paraissait contente de ce que je venais de dire ; elle me fit sur la France mille autres questions sur lesquelles je ne pus la satisfaire qu'incomplètement, n'ayant pas quitté la Cochinchine depuis ma naissance.

Pendant que la reine continuait à m'interroger, des jeunes filles déposèrent sur une table deux corbeilles : l'une contenait de beaux fruits de la saison, l'autre de la confiture, des gâteaux et de beaux fruits secs ; d'autres jeunes filles arrangèrent sur la même table, deux par deux, en une pile carrée, des pièces d'étoffes de soie pour habillement ; une autre jeune fille plaça, à côté de la pile d'étoffes, une boîte carrée en bois léger, peinte en jaune, avec un dessin en or sur la couverture, représentant un dragon à cinq griffes ; cette boîte renfermait un costume pour homme, pantalon, ceinture, tunique et turban. Quand tous ces objets furent placés sur la table, la dame à figure grave, profitant d'un moment de silence, s'approcha de moi, et me dit à haute voix, en me montrant la table : « Voilà, Câu-Duc, une marque de la munificence de la reine pour vous » ; puis tout bas : « Câu doit se prosterner devant la souveraine, pour la remercier du présent qu'elle lui fait. » Encore cette femme, me disais-je ; elle a donc ici la mission de me tourmenter sans cesse avec ses prosternations. Oh ! non, c'est assez de comédie comme cela, d'ailleurs la reine ne me paraît pas y attacher une grande importance. Sans faire attention, à ce qu'elle venait de me dire, je m'inclinai subitement et profondément devant la reine, en lui disant : « J'ai l'honneur de remercier Votre Majesté du magnifique présent qu'elle daigne me faire. »

— Quand tu porteras l'habit qui est dans cette boîte, me répondit-elle, tu te souviendras de la reine.

— Je n'ai pas besoin de cela, reine, pour me rappeler la manière pleine de bonté et de bienveillance avec laquelle Votre Majesté a bien voulu me recevoir.

— Je te reverrai tout à l'heure, au théâtre ; tu y viendras, n'est-ce pas ? » Puis, en souriant, elle me fit plusieurs signes de tête pour me congédier. Je m'inclinai de nouveau, et je quittai ce lieu qui m'avait fait éprouver des sensations si diverses, et que je n'ai jamais oubliées depuis.

En repassant par la salle où j'avais fait, à mon début, la rencontre malheureuse de la dame à figure sévère qui m'avait occasionné un quiproquo si désagréable, comme on l'a vu, je me trouvai en un instant entouré d'un grand nombre de dames : les unes sortaient de chez la reine, derrière moi, les autres semblaient être les premières que j'avais vues en entrant, et qui, probablement, n'avaient pas quitté la place pour attendre là ma sortie. Toutes ces dames étaient vives, lestes, gaies, et me paraissaient très curieuses ; à tour de rôle, chacune m'interrogeait sur différentes choses, quand toutes ne me parlaient pas à la fois. L'une voulait savoir comment sont les femmes en France, l'autre comment elles sont habillées ; celle-ci de quelle manière elles passent leur temps, celle-là, si elles s'amuse beaucoup, et quel est le genre de leurs amusements ; questions presque inutiles, car je ne pouvais que leur rapporter ce que j'avais entendu dire par mon père. Une petite familiarité commençait à s'établir entre nous ; déjà l'on s'était approché plus près de moi, et bientôt quelques mains indiscretes avaient pris possession de mes épaules, lorsqu'on entendit tout à coup une voix sèche : « Mesdames, passez chez la reine ». Cette voix, on le devine, était celle de la dame à figure grave. En un clin d'œil, toutes ces dames eurent disparu de la salle, à l'exception de celle à figure grave, qui était

suivie de plusieurs jeunes filles portant les objets dont la reine m'avait fait présent. Elle me conduisit jusqu'à la porte, fit remettre ces objets aux eunuques, me salua de la tête et s'éloigna.

Duc CHAIGNEAU (*Souvenirs de Hué*).

Note de l'auteur. — Gia-Long disait souvent, dans ses conversations intimes avec un mandarin français, qu'il lui était plus facile et moins laborieux de gouverner son royaume que son sérail : « Vous croyez, disait-il un jour entre autres, dans une audience particulière, à la suite du grand conseil, que ma tâche est terminée quand nous avons expédié le contingent journalier des affaires politiques et administratives, et que je trouve ensuite le repos dans mon intérieur. Détrompez-vous. Vous ne soupçonneriez pas ce qui m'attend là-bas (il montrait son sérail), lorsque je sors d'ici. Ici, j'ai du plaisir parce que je parle à des hommes raisonnables, qui m'écoutent, me comprennent, et au besoin, m'obéissent. Là-bas, j'ai affaire à de véritables démons. Elles se disputent, se maltraitent, se déchirent, et viennent toutes, après, me demander justice. Si je faisais bien, je les condamnerais toujours toutes, car je ne sais pas s'il en est une qui le cède aux autres en méchanceté. »

Gia-Long, continuant après un moment de silence : « Tenez, dit-il, je vais me trouver tout à l'heure au milieu d'une nuée de diablesses qui me crieront aux oreilles, à me rendre sourd (contrefaisant la voix et les gestes d'une femme en fureur) : « Justice, justice, Sire, une telle m'a insultée, on me maltraite ; je demande justice ! » Une douzaine d'autres viendront après me dire à l'oreille : « Sire, Votre Majesté me délaisse... une telle vous plaît.., je demande mon tour. »

Le roi se mit à rire aux éclats, puis regarda son interlocuteur comme pour provoquer un avis. Le mandarin français, qui avait beaucoup ri, surtout de la pantomime du roi et de ses cris pour imiter la furie de ses femmes, lui dit :

« Il serait très facile à Votre Majesté de diminuer ses ennuis en restreignant le nombre de ses femmes.

— Chut ! interrompit le roi, parlez bas ! parlez bas ! »

Il fit retirer les porteurs d'ordres, sortes d'aides de camp qui l'accompagnaient, et reprit ainsi :

Ah ! Monsieur C..., si vos collègues les mandarins avaient entendu ce que vous venez de proférer là, ils deviendraient vos ennemis mortels. Vous ne savez donc pas, continua-t-il, que les femmes du sérail sont presque toutes filles de mandarins ? Tenez, il n'y a pas longtemps, un tel m'a offert sa fille, et, malgré mon âge, je n'ai pu la refuser ; je l'aurais irrité profondément. Ici, c'est un honneur et un avantage pour un mandarin d'avoir une fille dans le sérail, et c'est pour moi une assurance de plus de sa fidélité. Je veux ménager tout le monde, surtout les femmes, car elles sont plus à craindre que les hommes. Si je délaissais une des miennes, elle s'en plaindrait immédiatement à son père, et celui-ci, s'il n'insultait pas tout haut ma vieillesse, ne manquerait pas de semer habilement parmi ses collègues des bruits qui me couvriraient de ridicule aux yeux du peuple.